

tisans réclament à leur crédit se trouve avoir été proposé par nous qui siégeons de ce côté-ci, soit par l'ancienne administration, soit par un député agissant de sa propre initiative.

J'ai appuyé sur la mauvaise administration du département de l'Intérieur. J'ai dit que je n'avais jamais combattu l'immigration, et je vais m'expliquer. Quand un homme est digne de venir vivre parmi nous, quelle que soit sa pauvreté, quel que soit le pays d'où il vient, je n'ai pas un mot à dire contre lui. Je n'ai jamais parlé contre les Galiciens qui sont la bête noire de mon honorable ami d'Alberta. Il les a attaqués, et a blâmé le gouvernement de les avoir fait venir. D'autres ont parlé contre les Doukhobortsés. A mes yeux ils sont intéressants ces gens qui, du théâtre des souffrances et du triomphe de Prométhée passent à un autre séjour plus heureux, où l'humanité jouit de tout ce que l'on peut désirer pour elle. J'ai cependant ceci à dire. Je ne peux approuver l'établissement de groupes à part. C'est très grave de mettre ainsi des colons en dehors de la vie nationale. Il devient très difficile d'en faire des Canadiens. Nous sommes un peuple qui comptons beaucoup sur les écoles publiques pour créer un esprit national, et avec ce système d'isoler des colonies nous lui portons un coup formidable. Si cela continue qu'arrivera-t-il ? Avant que vous puissiez vous retrouver, il y aura dans ces vastes régions une population rivant en dehors de la famille canadienne. Voilà pourquoi, tout prêt que je sois à souhaiter la bienvenue aux Doukhobortsés et aux Galiciens, je suis opposé à ce mode d'établissements. Mélez ces gens à nous, qu'ils s'unissent à nous. J'ai autre chose à dire, mais je regrette l'absence du ministre de l'Intérieur autant que la cause de cette absence. Il faut pourtant continuer, car je dois partir. J'objecte à certains traitements exceptionnels pour n'importe quels immigrants. S'il doit y avoir des préférences que ce soit pour les gens de notre race : Irlandais, Ecossais, Anglais et Français ; qu'on réserve les faveurs pour ceux qui peuvent venir d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse. Donnez mission à un homme intelligent d'aller en Angleterre ; de faire aux classes les moins riches, aux cultivateurs les offres dont ont été l'objet les Doukhobortsés, ce peuple intéressant, et bien venu, au moins, quant à moi, que ces offres soient aussi communiquées aux Ecossais et aux Irlandais, et nous verrons ces gens venir ici.

Nous avons aujourd'hui un agent d'immigration, un homme que le gouvernement a payé par ce moyen pour l'empêcher quand il était député de reprocher au gouvernement l'oubli de ses promesses ; je veux parler de M. Devlin. Le gouvernement s'est dit : Nous allons nous en débarrasser, mettre l'océan entre lui et nous, nous allons lui donner un salaire comme jamais j'en ai reçu un agent d'immigration. Quel a été le résultat de sa mission en Irlande ? Y a-t-il

M. DAVIN.

eu un résultat quelconque ? Aucun. Prenez donc un Ecossais pour agent. Les Ecossais si industrieux sont les meilleurs immigrants possibles et comme ils accepteraient vite les offres faites à ces gens venus du Caucase. Qu'ont-ils fait ? Pour induire les cultivateurs écossais à immigrer, se rend-il dans un endroit habité par eux ? L'honorable monsieur va-t-il à Glengarry demander qu'on lui donne un pur Ecossais pour faire venir ici des Ecossais ? Pas du tout. Il va à Muldoon Hall et je suppose qu'il a tenu ce discours à lord Aberdeen : Je voudrais faire venir un grand nombre de sommeliers. Nous sommes devenus assez riches au Canada pour nous payer ce luxe et vivre sur un grand train. Nous voulons des sommeliers de première classe. Voulez-vous m'en prêter un ? On lui en prête un, il l'envoie en Ecosse comme agent d'immigration, et j'ignore réellement les grands résultats de sa mission. Il est venu à nous dans l'ouest, il a visité quelques terres, et on me raconte qu'en examinant de la graine de trèfle, il remarqua que c'était la première fois qu'il voyait une espèce de blé de ce genre. Voyant une lieuse il demanda à son propriétaire comment "ça marchait", si on mettait les chevaux devant ou derrière. Voilà un échantillon de leurs agents d'immigration.

Sir CHARLES TUPPER : Etait-ce l'ancien sommelier de lord Aberdeen ?

M. DAVIN : Oui, il est agent en Ecosse. Je n'ai pas entendu dire qu'il nous ait amené un seul cultivateur, et j'ai cherché en vain, dans les rapports du département, pour savoir s'il nous a envoyé un seul sommelier écossais depuis qu'il est là.

Quand nous arrivons aux dépenses et au chiffre croissant de notre dette, nous n'avons qu'à nous rappeler ce qui s'est passé à la session dernière. L'honorable ministre des Travaux publics a le courage de ses convictions ; son audace est admirable, rien ne trouble son aplomb. Parlant à Valleyfield il a dit : Nous avons beaucoup dépensé l'an dernier, mais attendez jusqu'à ce que vous nous voyez faire l'an prochain. Grisés par une prospérité dont ils ne sont pas les auteurs ils ne prennent pas le ton du repentir quand nous leur reprochons d'augmenter dette et dépense. Nous allons les augmenter davantage, répondent-ils. Attendez à l'année prochaine et vous serez témoins d'une orgie qui jettera bien dans l'ombre la débâche actuelle. Cela me rappelle un fait qui arriva un jour dans un de nos départements, et qui amusait beaucoup feu sir John-A. Macdonald. Il y avait un employé gentilhomme dans toute la force du terme que, certaines habitudes privaient d'avancement. Il s'amenda, de commis de troisième classe passa dans la seconde. Pareil événement ne pouvait passer ainsi. Notre homme se lança dans une noce carabinée. Quand le lendemain il se rendit chez son chef qui lui dit : "Vous avez une singulière façon de